

Charité, l'abbé B.
Séminaire
ST-HYACINTHE

journal paraît tous
les vendredis de l'année
universitaire (novembre
à mai) — les vacances
exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tien-
nent à la clientèle des
Étudiants feraient bien
d'annoncer dans notre
journal. C'est le plus sûr
moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 5

MONTRÉAL : 6 DÉCEMBRE 1912

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

LA CULTURE PHYSIQUE A L'UNIVERSITE

Le Temps et l'Argent dépensés pour extraire et fortifier le corps
constituent un placement d'un rendement supérieur à toutes autres en-
l'prises.

Depuis un mois les étudiants, grâce à une entente survenue entre le docteur Lasnier et les autorités de la Maison des Étudiants, sont admis, deux fois la semaine à suivre les cours de culture physique à l'Institut de Physiothérapie. Les premières fois la salle était trop petite pour contenir les enthousiastes qui y venaient se "déroiler" comme ils disaient, et qui, pour la plupart, faisaient trêve à des "pressantes" occupations. Puis tout-à-coup, au bout de trois ou quatre leçons on s'aperçut que le nombre des fervents diminuait sensiblement, presque de moitié. Pourquoi? Nul ne le sait. Est-ce la courbature inévitable des premiers temps qui en est la cause? Ou bien les abstentionnistes actuels auraient-ils dès les premières leçons obtenu des résultats assez appréciables, pour se décerner un brevet de capacité? Cruelle énigme, comme dirait l'autre.

On ne semble pas, à Laval bien pénétré de l'importance de la valeur de la culture physique. Elle est pourtant un remède indispensable aux troubles et aux misères de la vie sédentaire.

Tant que le corps n'est pas parvenu à son plein développement, on devrait réserver trois heures au moins, par semaine, à l'éducation physique de tous. Comment! on consacre de longues heures à des études dont quelques-unes risquent d'être inutiles dans la vie. Et, en revanche, le développement physique serait relativement négligé, sacrifié!

L'homme n'est, a-t-on dit, ni "ange, ni bête", mais s'il est plus qu'un simple animal, il est, avant tout, un animal, et pour accomplir sa destinée dans ce monde, il faut qu'il commence selon le mot d'Herbert Spencer, par être "un bon animal". N'oublions pas, en effet, que, si l'individu meurt, il se survit dans ses enfants, et qu'ainsi l'espèce subsiste normale et complète.

Mais est-ce le corps seul qui souffre du manque d'exercice? Non. L'esprit lui-même se ressent de l'effort continu et exclusif qu'on lui impose. Alors les énergies qui constituent notre activité intellectuelle s'épuisent, s'émoussent ou s'énervent. Je sais bien que l'on cite l'exemple de certains hommes au corps affaibli et torturé par la maladie qui possédaient cependant une intelligence pleine de lucidité et de vivacité: tel Pascal. Ce sont là, je pense, de sublimes exceptions, et je suis convaincu qu'un corps affaibli devient, à la longue, une cause de diminution intellectuelle. L'éducation physique possède l'heureux effet de corriger et d'empêcher la déformation des idées, de les rendre adéquates à la réalité, en donnant à l'homme, par la dépense physique qu'elle lui demande, la notion exacte de la mesure de ses forces. Il acquiert ainsi la notion du possible et de l'impossible. Elle lui donne des vues exactes et précises sur les choses, c'est-à-dire qu'elle développe en lui le sens profond de la mesure. L'homme devient alors, l'ennemi du paradoxe et des extrêmes: son intelligence à cette même santé, cette même vigueur que l'on admire dans son corps; ses conceptions sont rapides et saines, ses idées s'élargissent.

Au point de vue moral, l'éducation physique a des effets non moins heureux. Elle corrige des défauts que donne au caractère une culture exagérée de l'esprit. Enfermé dans sa tour d'ivoire, forçant dans son esprit surmené des idées portées vers l'exagération, l'intellectuel pur devra souvent se défendre pour ne pas laisser dans son cœur amer, entrer l'injustice. Comment pourrait-il apprécier une vie qu'il ne comprend pas et devant laquelle il se sent phy-

siquement fatigué? De là à s'abandonner au pessimisme, il n'y a qu'un pas. Le dégoût de l'action, la lassitude de l'existence, toutes les formes variées de la neurasthénie, ont fréquemment leur cause première dans l'abandon des exercices physiques et l'usage immodéré de notre activité intellectuelle.

Si nous voulons acquérir et conserver une santé morale qui nous est aussi nécessaire que la santé physique, faisons donc travailler harmonieusement notre corps. Par l'habitude de l'effort, nous prendrons conscience de notre force, de l'emprise que nous avons sur les choses, et de ce que les choses peuvent sur nous. Nous acquerrons ainsi une sûreté et une rapidité de conceptions précieuses et développerons nos qualités d'énergie, de volonté, d'endurance dans l'exécution. En pleine activité morale et physique, nous apprécierons exactement et équitablement les choses, et nous fortifierons par là, en nous, le sentiment de la justice qui formera notre conscience, acquiesçant ainsi ce sentiment réconfortant de se sentir vivre et goûter la vie.

Je termine ce trop long article dans lequel j'ai essayé de mettre toute la vérité de ma conviction et toute l'éloquence qui se trouve en chaque bonne cause. Faisons de la gymnastique patiemment, assidûment, avec confiance, et soyons convaincus que la culture physique est nécessaire au développement physique, intellectuel et moral de l'individu. Sans elle, il ne peut y avoir l'homme complet; elle réalise en effet, le "calos cagatos", ancien, "l'homme beau et bon", cet idéal de l'éducation athénienne qui doit être le nôtre.

Que valent donc les raisons ou les prétextes invoqués par la plupart des étudiants pour justifier leur abstention? C'est ce que nous verrons dans un article subséquent.

BRIQUET.

La Renaissance Flamande

VAN EYCK ET MEMLING

Conférence de M. J.-B. Lagacé

On s'étonne parfois de l'importance que les historiens accordent aux vieux maîtres dont les œuvres semblent plutôt des énigmes proposées aux visiteurs que l'expression réfléchie d'une pensée disciplinée. Dans ces œuvres qui rebutent de prime abord les profanes, on trouve autre chose qu'une naïveté charmante, une gaucherie pittoresque, une sincérité qui va jusqu'au scrupule; ce qu'on y voit surtout, c'est la sensation qu'elles procurent de la vie qui naît, du réveil d'un génie qui s'ignore, qui s'enthousiasme de ses timides essais, affecte des préférences qui, avec le temps deviennent exclusives, prend peu à peu conscience de sa force et de ses ressources, si bien qu'un jour vient où, en pleine possession de ses moyens et sachant ce qu'il veut et où il va, il produit l'œuvre capitale qui couronne le magnifique effort de plusieurs siècles de recherches et de labeurs. Entre les périodes d'origine et les périodes de splendeur circule un courant ininterrompu d'énergie intellectuelle qui constitue tout l'intérêt et toute la vie d'une école d'art. Les chefs-d'œuvre d'une époque ne sont que la synthèse d'une science esthétique dont chaque œuvre antérieure a révélé une formule ou résolu une difficulté. Ils sont l'épi d'or qui est déjà en promesse dans le

Ces fleurs qui se fanent...

A mon ami Albiny PAQUETTE.

Garder les jeunes ans fut fait longtemps cherché,
Rêvé par Cléopâtre, inspiré par Psyché;
Contraindre le destin à reculer sans cesse,
Donner à la beauté l'ineffable caresse...

Unir temps et fraîcheur d'un intime lien,
Idéal poursuivi bien avant Julien,
Es-tu réalisé? Du puits de la science,
Sur le monde en attente émanerait l'ouïence!

Il reste à toi, Vénus, comme gloire en nos temps,
D'accorder à la femme un immortel printemps,
De tes hauteurs d'azur, communique, ô déesse,

A l'éphémère Hébé un regain de jeunesse;
S'il ne vient plus d'entrave à tes regards pour nous,
Des rivales Beautés, dignes de ton courroux.

Oscar LERICHE. E.E.M.

geste du semeur. Aussi pour bien comprendre les grands maîtres, faut-il interroger les précurseurs qui leur ont préparé la voie et réunir la matière dont ils feront l'essence de leurs sublimes créations.

La langue forte et colorée que parle Rubens Van Eyck, les Memling, les Metsys en ont composé les mots pittoresques et les constructions élégantes; les vieux maîtres ont inventé la grammaire de l'art flamand, les Van Eyck en ont élaboré les préceptes de syntaxe, Rubens, lui, a découvert le style aux larges périodes. Les vieux maîtres ont été des artisans besogneux maniant le pinceau comme un outil, car à l'origine, la peinture comme la sculpture était un métier. On peint, on sculpte par nécessité: pour remplir une niche vide ou caresser la nudité d'un mur; puis l'artisan passe, sans bien s'en rendre compte, d'un travail utilitaire à un travail de fantaisie, met de côté les modèles usuels pour faire œuvre d'imagination; de ce jour apparaît l'art et se révèle l'artiste. Au XIVe et XVe siècle, au moment où s'éveille le génie flamand, les arts se confondent avec les industries, le peintre, le sculpteur exercent un métier manuel. A partir de la seconde moitié du XVe siècle, la peinture ornementale des meubles et celle des miniatures engendrent, par leur élégance, les riches, et Louis de Male fut un des premiers à étendre sa protection sur les artistes en créant à Bruges la première corporation de peintres en sorte que cette ville, devint le berceau de l'art flamand. De tous les artistes qui y vécurent, aucuns n'ont mieux exprimé toute la poésie de l'âme profondément religieuse de la Flandre que les deux frères Van Eyck et Hans Memling.

Hubert et Jean Van Eyck sont considérés comme les créateurs de la peinture et les fondateurs de l'école brugeoise. Ils eurent toutefois des précurseurs: au XVe siècle, c'est par centaines que se comptent les peintres. Mais entre l'art de ces primitifs gothiques et celui des frères Van Eyck, il y a un abîme comblé par le génie. Ces précurseurs sont de purs mystiques dédaigneux de la beauté physique, prenant indifféremment autour d'eux les types les plus ordinaires pour personnifier les saints et les saintes et dont tout l'intérêt céleste leur vient de la candeur de leurs regards chastement baissés et de la modestie qui leur fait comme un vêtement de grâce.

Jean Van Eyck découvrit le moyen de peindre à l'huile. Avant lui, on peignait à la détrempe, c'est-à-dire à l'eau, au blanc d'œuf, à la colle. On recouvrait la peinture d'un vernis à l'huile visqueux et coloré. Les frères Van Eyck ont donc légué au monde une précieuse découverte qui fournit aux artistes de nouveaux moyens d'expression, mais le don le plus précieux qu'ils firent à leur temps ce fut l'admirable "Adoration de l'agneau". Il y a dans cette vaste mise en scène, où se meuvent près de 300 figures autour de l'agneau symbolique, toutes les richesses de l'école flamande, non seulement celles amassées par les vieux gothiques, mais aussi, à l'état brut, celles que Rubens et Van Dyck emploieront pour composer leurs chefs-d'œuvre. Au travers de

la substance colorée que Van Dyck emploie avec une puissance sans égale, nous découvrons sa croyance naïve et ses instincts qui sont le goût de la vérité, de l'imitation, du portrait, de l'éclat. Avec ces procédés minutieux, il peignait forcément des figures calmes, tranquilles, conçues en des poses d'éternité et la lenteur du pinceau, la précision extrême lui permettaient de traduire d'une façon textuelle la figure humaine. Toutes les classes se trouvent groupées autour de l'autel dressé sur un tapis de fleurs et la Flandre entière, avec ses types fortement accusés, semble assister à l'adoration de l'agneau. Quant au coloris de ce tableau, on peut dire que l'or se sent partout. Lorsqu'il ne joue pas dans les surfaces, il apparaît sous le tissu. Il est le lien, la base, l'élément visible ou latent de cette peinture opulente. Malgré les invraisemblances, les fautes d'harmonie et les infractions de la perspective, cette œuvre s'empare violemment du spectateur parce qu'il sent qu'ici, tout l'art a jailli du cœur d'un artiste sincère.

Jean Van Eyck survécut à son frère et termina ce tableau qu'Hubert avait commencé. Autour de lui les œuvres fourmillent, les œuvres plutôt que les noms. Cependant il en est un, impérissable et c'est celui de Memling, auteur de la célèbre "Chasse de Ste-Ursule". C'est presque l'art des Van Eyck qui revit sous son pinceau, seulement cet artiste possède une nature plus fine, plus raffinée qui se livre et il laisse deviner sous l'enveloppe transparente des corps qu'il peint un foyer plus ardent de spiritualité. Il fut le premier de son école à sonder l'âme mystérieuse de la femme et à en rendre le rayonnement sur un beau visage. Chez lui tout est calme et les horreurs du siècle au milieu duquel il vit, ne viennent pas troubler la sérénité de son beau rêve. On dirait qu'il ne tient sa fenêtre ouverte qu'aux sourires du ciel.

Avec Memling, la brillante école des Gothiques disparaît et est remplacée par celle des Romanistes.

L'antiquité remise en honneur fascine les esprits fatigués de l'austère idéal du Moyen-Age. La Renaissance italienne s'est partout fait sentir. Les artistes flamands désertent le foyer et prennent le chemin de Rome, pour demander des conseils aux maîtres italiens dont ils prennent surtout les défauts en perdant les qualités qui leur étaient propres. Certains, cependant, continuent à copier les spectacles qu'ils ont sous les yeux, d'autres, après avoir été initiés à la culture italienne, reprennent l'antique chemin coutumier, mais au lieu de s'asseoir sur une borne, deviennent l'avenir, et vont de l'avant. Tels furent Breughel, un génie du terroir, et Henri de Blès, qui par leurs audaces ingénieuses, s'élevèrent leur impatience de devancer l'heure.

Dans sa prochaine conférence, M. Lagacé nous parlera de Rubens dont la mission semble avoir été d'harmoniser les éléments épars de la richesse flamande et d'apporter l'ordre et la lumière dans l'idéal confus de son temps, suivant l'expression de Fromentin.

J. B. D.

Chronique Universitaire

AIMEZ-LA!

Au frère Pierre F. P.

Il y a déjà longtemps que vous rêvez de posséder une jeune fille qui soit selon votre idéal...

Pourtant, un jour vous la rencontrerez: où? je l'ignore; mais vous l'aimerez avec toute l'ardeur de vos vingt ans, avec toute la candeur de votre âge et vous la trouverez parfaite.

Elle aussi vous aimera,—elle vous le dira du moins... peut-être même vous le prouvera-t-elle.

Et vous aurez ce songe, d'être heureux toujours, à cause d'elle.

Peut-être l'aimerez-vous en poète: comme une sœur; peut-être l'aimerez-vous simplement, avec le cœur généreux et bon que vous avez; qu'importe, elle sera tout pour vous, et votre amour ira jusqu'à l'adoration.

Vous vous efforcerez de lui plaire; vous vous sentirez heureux si elle vous témoigne la moindre attention. Un soir que vous aurez dépensé pour la conduire à l'opéra ou au théâtre, la maigre pension que votre père vous envoie chaque mois, dans un mensonge égoïste, elle vous dira que vous lui plaisez, ou bien l'aveu de son amour viendra caresser votre oreille comme un murmure, et votre pauvre vie d'étudiant en sera illuminée pour des mois.

Vous serez jaloux de votre bonheur; vous deviendrez oublieux de vos camarades, et vous trouverez bonne la vie.

Vous croirez que votre félicité durera longtemps, longtemps, et que, lorsque l'on vous mettra au tombeau, vous aurez encore sur vos lèvres pâlies le sourire de ceux qui furent toujours heureux...

Pauvre de vous!... Pauvre de vous!

Un jour vous devrez la quitter pour mourir, pour vous enfermer dans un cloître, ou parce que ses parents vous empêcheront de la revoir...

Vous croirez qu'elle pleure votre départ comme vous pleurez sa disparition.

Vous souffrirez d'abord par votre propre douleur et ensuite parce qu'il vous semblera la voir malheureuse à cause de votre absence et entendre ses sanglots...

Encore une fois: pauvre de vous!
...Une semaine plus tard, deux autres tels que vous et qui auront vos illusions, se partageront son cœur, son amour...

Jacques HERMIL.

AU FIL DES JOURS...

Chez les E. E. M.—Partie de théâtre

Ce soir, donc, les E. E. M., auront une soirée théâtrale au "National": si on en croit certaines rumeurs, cette soirée ne manquera pas d'entrain.

Paquette et Lacasse présenteront une primeur, au public... c'est tout ce que j'en puis dire, la chose m'ayant été dite confidentiellement.

Pilon.

"Charmant, jeune, traînant tous les [cœurs après soi],"

dira des bons mots pour égayer l'assistance et Leriche, m'a-t-on assuré récitera des vers inédits pour la circonstance.

Tandis que les E. E. D., s'apprêtent à jouer un rôle dans l'Antre de la Chienne, plus tard, et que leurs assemblées font penser à la cour du roi Pétaud, les fils d'Es-enlape sont unis et marchent comme un seul homme à la suite de leur vaillant président, Paquette, à tel point que Galien et Hippocrate—ces deux médecins de jadis dont les querelles sont historiques—ne se reconnaîtraient pas dans leurs descendants. Je lève donc mon encrier au succès de cette soirée.

Chez les E. E. D.—Elections

Les E. E. D., semblent piqués de la tarantule, depuis lundi: ils se sont jetés dans la tourmente électorale avec une ardeur inouïe...

Ladouceur fut élu président de la faculté par acclamation; il fit un bref discours après sa nomination; disons que l'émotion l'empêcha de parler plus longtemps: "C'est un fort bon moyen pour se tirer [d'affaires]"

comme dirait LaFontaine.

Bertrand remplace LeMay pour faire la lutte à Lamarre; ce dernier n'a pas paru

enchanté de ce changement.

x x x

Aimé LaFontaine semblait devoir être élu par acclamation, lorsqu' "enfin Cardinal vint".

x x x

La mode, ici, cette année, pour les candidats, c'est de ne pas avoir de programme, et on regarde comme une chose curieuse, ceux qui se risquent à énoncer quelques projets dans leurs discours: Bacland qui se présente au secrétariat contre LaRochelle et Bergeron, suit la mode.

x x x

Chez les E. E. M. C.

On s'est banqueté, lundi soir, chez nos amis, dans la salle des banquets du Viger, "ornée partout de festons magnifiques" pour la circonstance. Il y eut des discours; on proposa des toasts...

"Lorsque le champagne

"Fit en s'échappant

"Pan! pan!

Bref, ce fut un succès.

Poste Restante

Un abonné.—Pardon, monsieur, c'est de moi que vous voulez parler?—Alors je vous remercie de vos félicitations, et je vous serre la main—noble cœur va!—car c'est moi-même qui ai suggéré l'idée d'un "tableau d'honneur" et qui ai fixé les conditions pour y être admis: ainsi, vous comprenez qu'il ne convient pas à ma modestie que j'aie y inscrire mon nom en tête, car je suis bien aussi "le triple imbécile" que vous malmenez de si fière façon dans votre lettre; je suis un idiot et je me plais beaucoup avec les imbéciles que sont mes amis, car sachez que j'ai en horreur les gens intelligents et que je fuis les faux dévots et les esprits trop précoces qui voient le mal là où il n'est pas:

"...je hais les cafards et la race hypocrite

"Des tartufes de moeurs, comédiens in-

[solents,

"Qui mettent leurs vertus en mettant [leurs gants blancs."

J. H.

: 0 :

Un article de Brusko

Brusko nous envoie l'article suivant:—

Lettre de Mademoiselle A. D., à P., E.E. ?

Mon ami,

Il y a quelques jours, j'aurais méprisé quiconque m'eût parlé mal de vous Paul; aujourd'hui, je n'ai qu'à courber la tête et souffrir tout bas.

Vous vous le rappelez, sans doute, un soir de promenade alors que nous longions la rue Sainte-Catherine... Passant en face d'un café, que vous connaissez trop hélas! je vous fis la remarque que le jeu de lumière à l'enseigne du dit café, ressemblait étrangement à des larmes qui tombent doucement et longtemps.

Vous avez souri; tout de même, j'ignorais que je symbolisais en ces quelques mots tout le mal que j'allais endurer.

Vous y allez, Paul, à ce café, vous y allez souvent, me dit-on; oh! vous n'êtes pas le seul, je le sais, et j'entends distinctement toutes les raisons que vous m'apportez, je n'en accepte aucune. J'avais bien vu: c'étaient des larmes, qui tombaient une à une, dans le faisceau des ampoules électriques dont la vision me torture et me hante.

Quoi! vous pouvez, comme cela, en me quittant, aller vous attabler avec des filles, et quelles filles! puis là, boire, boire toujours, pour ensuite, grisé de vins et de violents parfums, aller je ne sais où...

J'avais foi en vous, Paul, je vous croyais quand vous me disiez tout l'amour que vous aviez pour moi. Mensonges! mon



BAZAR D VOYAGE

452 Rue Sainte-Catherine Est
VIS-A-VIS DUPUIS FRERES

Valises, malles, sacs de voyage les plus choisis et les plus variés. Nécessaires de Toilette pour dames et messieurs. Boîtes à bijoux, boîtes à ouvrage, porte-musique, enfin tous les articles en cuirs de fantaisie pour cadeaux. La maison se fait une spécialité de sacoches et de porte-monnaies pour dames. Vous trouverez là, le plus grand assortiment de Montréal dans ce genre de Marchandises.

SEULE SUCCURSALE SUR LA RUE SAINTE-CATHERINE EST DE LA MAISON

"LAMONTAGNE LIMITEE"

J. A. JOUBERT, Gérant.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates,
Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

"Rentiers en 20 Ans" ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de dépôts, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX
ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS.

288, rue Sainte-Catherine-Est.
MAILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est
(coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Colonie
MM. GUENETTE, SENEAL, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

ami, si vous aviez eu de l'amour, de l'affection vraie, auriez-vous eu le triste courage de faire ce que vous faites?

Je vous plaçais à part cette classe de gens, je constate que vous ne valez guère mieux les uns que les autres, seulement, tous, vous vous ne gardez pas la même attitude; les uns affichent leur honte tandis que d'autres la dissimulent hypocritement.

Pardonnez-moi Paul! le mal que vous m'avez fait a réveillé chez moi des instincts de bête fauve: vous faites de moi le plus malheureux des êtres. Votre conduite me révèle des choses, des détails sur la vie que je n'aurais jamais dû ni voulu connaître.

Adieu, mon ami, je ne vous en veux pas; vous êtes, je ne dirai pas lâche, mais faible comme tous les hommes, je vous pardonne tout le chagrin que vous me causez.

Je prie Dieu que votre vie, soit exempte des maux qu'endurent les autres à cause de vous: je ne vous hais pas, vous me faites trop pitié.

Celle qui vous aimait bien.

A. * *

Pour copie conforme.

BRUSKO.

Montréal, 4 décembre 1912.

Le véritable amour est pur; il est dans le cœur, et non dans les sens. Les sens s'éteignent, s'affaiblissent, et il n'y a rien de si loin de l'amour qu'un débauché.

Lacordaire.

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage
médicinal

Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert Dumais

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau EA 5556
Rés. EA 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

Tribune Libre

M. le Rédacteur,

Assurément, l'article intitulé "Nos futures" et signé Jacques Hermil, est sujet à commentaires. Disons de suite, pour n'en plus parler, que le dénommé Jacques Hermil me paraît être un pessimiste de la plus belle eau.

A lire cet écrit, dont je ne critique ni le contenu, ni la tenue littéraire, il semble que l'auteur n'ait vu la vie que tout en noir.

Selon lui, en effet, toutes "les jeunes filles sont insignifiantes". Qu'il y en ait qui le soient, d'accord. Je ne le chicane pas sur ce point. Mais de là à généraliser, il y a de la marge et c'est sur cette marge que nous différons d'opinion.

J'ai moi-même été en relation avec des jeunes filles; j'ai tenté de causer littérature avec elles et j'ai pu constater que sans être des bas bleus, elles possédaient une certaine culture générale, tant littéraire que scientifique.

Je n'ai pas la fatuité de croire qu'elles se sont trouvées sur mon seul chemin, tout exprès pour moi.

Je ne suis pas près d'admettre, cependant, qu'il n'y ait plus rien à faire pour l'éducation et l'instruction de la jeune fille. Mais il est suprêmement injuste de conclure, comme le fait votre chroniqueur, que notre système d'éducation ne contribue qu'à faire des "jeunes filles insignifiantes". Qu'il s'en trouve, nous l'avons dit, il n'y a rien de plus naturel. Mais tout cela, évidemment, dépend assez du milieu que l'on fréquente.

Par ailleurs, sont-ils si nombreux les jeunes gens, même parmi ceux qui ont fait leurs humanités, qui puissent causer littérature avec quelque compétence? Aussi bien, faudrait-il examiner à deux fois avant de jeter la pierre à nos "gradués".

S'il fallait, en outre, établir ici les responsabilités, je ne sais pas sur qui elles pèseraient le plus lourdement, sur les jeunes filles ou sur les jeunes gens?

Combien en trouve-t-on, en effet, parmi nos bacheliers qui consentent, dans l'intimité, à tenir avec leurs jeunes sœurs, dont l'esprit cependant ne demanderait qu'à se meubler et à se développer, des conversations propres à satisfaire ce légitime désir?

Quels sont-ils, encore, ceux qui peuvent se rendre le témoignage d'avoir, dans les relations qu'ils entretiennent avec leurs amis, fait tout leur possible pour développer l'intelligence de celles dont ils souhaitent faire plus tard les compagnes de leur vie?

Et, du reste, jusqu'à quel point la culture de la femme doit-elle être poussée? "Adhuc sub judice lis est".

Sans doute que ces connaissances, dont on déplore l'absence, complètent la personnalité de la femme, mais je ne saurais pas que la fréquentation de Racine, de Corneille et encore moins de Victor Hugo dont on ne pourrait sans danger, conseiller la lecture entière des écrits, ait exclusivement contribué à faire d'une jeune fille une bonne ménagère, une bonne maîtresse de maison et une excellente mère de famille.

Quoi qu'il en soit, "le pauvre jeune homme qui, après avoir visité une jeune fille pendant deux ans, trois ans ou plus, l'épouse et pourtant, huit fois sur dix, ne la connaît pas encore", est, à mon avis, un parfait imbécile.

Si, d'une part, comme le dit si bien Henry Bordeaux, dans un de ses livres, "une jeune fille, qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur"; de même un jeune homme ne devrait jamais consentir à unir sa vie à une personne en qui il ne trouverait pas les qualités qu'il souhaiterait y voir.

Et pour conclure à la manière de notre Cléon moderne, faisons des vœux pour que le jeune homme "s'habitue à parler lui-même de choses plutôt sérieuses" et ne fréquente que les salons où il aura chance de rencontrer l'idéal qu'il souhaite, et l'on verra moins alors de ces unions disparates qui font non seulement le malheur des familles, mais encore celui de toute une société.

Pierre du CHATEL.

A Monsieur J.-E. Gaboury, E.E.D.

x x x

Monsieur,

Ayant été non seulement témoin, mais aussi une des victimes, de votre malheureuse conduite de vendredi soir dernier, lors-

qu'après le cours d'histoire du droit, en face même de l'Université, vous donniez libre cours à vos transports de générosité intempestive et peu coûteuse, du reste, en vous livrant à des agissements regrettables, je me vois forcé de venir vous dénoncer publiquement et vous livrer à l'indignation des lecteurs de l'"Etudiant" que cela affecte également.

Je vous accuse donc:—

1o.—D'avoir enlevé des mains de trois ou quatre de vos confrères—et dont j'étais—le journal universitaire l'"Etudiant", qu'ils lisaient bien paisiblement, et cela, sans aucune provocation de leur part;

2o.—De l'avoir ensuite offert gratuitement, comme une vulgaire circulaire d'élection, aux jeunes filles de bureaux ou de magasins qui s'en retournaient chez elles après leur journée de travail;

3o.—D'avoir indirectement forcé ces trois ou quatre étudiants aux dépens de qui vous exerçiez votre charité, à payer cinq autres sous afin de s'en procurer un autre exemplaire;

4o.—D'avoir, de cette façon, causé un tort considérable à notre feuille universitaire, en l'exposant ainsi à la déconsidération du public nombreux qui ne manque jamais d'encombrer le coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis à cette heure-là.

En présence, donc, de ces faits dont vous ne pouvez contester la véracité, vous ne sauriez, dans l'intérêt de votre honneur comme de celui de l'Université, vous dispenser de faire, publiquement, amende honorable.

Veillez croire, cher monsieur, à ma profonde amitié...

J.-E. CARIBOU.

x x x

Monsieur le Rédacteur,

La chronique de Jacques Hermil, parue dans l'"Etudiant" du 29 novembre, était suivie d'une note de la rédaction. Note qui, j'ai cru l'entendre, autorisait la réplique; c'est pourquoi je sollicite l'hospitalité, dans vos colonnes.

Je passerai sous silence les premiers alinéas de la chronique, car, qui ne sait que, si Pandore possédait la boîte sans Epiméthée en laissa s'échapper tous les maux; mais je veux relever l'expression "d'insignifiantes" que Jacques Hermil accorde si volontiers aux jeunes filles.

L'insignifiance, la fatuité, le manque de bon sens de ces "pauvres futures" leur vient de l'instruction superficielle qui leur est donnée, instruction d'où est exclus le raisonnement: a dit, en résumé, la chronique.

Ici, j'avouerais au chroniqueur, qu'il eût été plus logique de juger personnellement et sans prévention du cours d'études de ses amis, puis de prouver son assertion, plutôt que d'appuyer uniquement celle-ci sur l'opinion erronée de ceux qui l'ont précédé. Son jugement impartial, j'en suis convaincu, lui eût donné la certitude du contraire.

Le souvenir que garde Jacques Hermil des causeries sur la littérature qu'il eut jadis avec une "graduée" ou des "graduées", lui est pénible. Racine et Corneille ne sont que des noms pour elles. Donc, mesdemoiselles, n'essayez pas de tracer un parallèle entre Corneille héroïque et le tendre Racine. Vous ignorez que "Surréna" fut empruntée à Plutarque et que "Phèdre" fut prise d'Euripide; que l'héroïne du "Cid" laissa échapper ces mots:—

"Sois vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix", que Néron a osé dire:—

"J'aimais jusqu'à mes pleurs que je faisais couler".

Non, n'essayez pas, car vous n'avez certainement pas analysé les pièces de ces grands poètes dramatiques.

Vos connaissances littéraires vous disent, toutefois, que Mme de Sévigné "vous tournait ça une lettre": de ceci on en convient, mais là se borne votre science sur son style épistolaire. On affirme même que vous n'avez jamais lu la correspondance de la Grande Marquise; je ne le crois pas. Je nie également que vous soyez incapable d'apprécier le style et la morale et de réciter "Les animaux malades de la peste", "Le corbeau et le renard", et qui ne sait par coeur "La Conscience", "La nuit sur l'océan". (deux morceaux de Victor Hugo, S. V. P.)

Maintenant, monsieur le chroniqueur, vous assurez que les favoris auprès de ces "belles insignifiantes" sont de jeunes fats. Il nous est impossible de continuer, au salon, la conversation commencée à l'Université; j'en suis fort content, car les mille riens du salon sont encore, bien souvent, de meilleur goût que les potins de la salle de

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 9 DECEMBRE 1912

REVUE: "PAIE BAPTISTE!"

THEATRE - NATIONAL

SEMAINE DU 9 DECEMBRE 1912

"PIERRE ET THERESE"

billard. Dans le dernier avis de votre "Universitaire" j'y vois: "On prie "les "esculapes" de ne causer charcuterie que là où l'on en fait;

"Les "chevaliers de Thémis" de fermer le code avec la porte de leur salle de cours: "Les "hommes de génie" de ne parler d'ellipse et d'hyperbole que dans leurs chansons".

Donc gardez pour vous vos diagnostics, votre droit romain et vos chiffres.

Soyez polis, courtois, joyeux; mettez plus de sincérité, de réflexion dans vos paroles et vous constaterez que vos amies, voyant leur valeur intellectuelle connue et se sachant enfin comprises, seront plus sérieuses, plus aimables et avec la légèreté de la conversation disparaîtra la légèreté de la musique.

Vous avez dit, Jacques Hermil: "Une jolie fille sans esprit et une lanterne sans lumière, c'est tout un". N'éteignez pas la lumière et vous verrez avec joie que l'extérieur si joli soit-il n'est qu'un croquis de sa beauté intérieure.

Ne croyez pas que votre chronique m'ait rendue morose, chagrine, oh! non; j'ai vu simplement se jouer l'acte que traduisent ces vers:

"Le coupable usant d'un très simple détour
S'empresse d'accuser pour s'absoudre
[à son tour]"

et j'ai voulu en montrer l'injustice; aussi je demeure, comme autrefois, une amie innocente.

Paule VEILLE.

Montréal, le 2 décembre 1912.

Notre Feuilleton.

No 4

JACQUES VINGTRAS

L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)



Le foin, où l'on s'enfouissait jusqu'aux yeux, d'où l'on sortait hérissé et suant, avec des brins qui vous étaient restés dans le cou, le dos, les jambes, et vous piquaient comme des épingles!...

On perdait ses livres dans la meule, son petit panier, son ceinturon, une galoche... Toutes les joies d'une fête, toutes les émotions d'un danger... Quelles minutes!

Quand il passe une voiture de foin, j'ôte mon chapeau et je la suis.

CHAPITRE II

LA FAMILLE

Deux tantes du côté de ma mère: la tante Rosalie et la tatan Marion. On appelle cette dernière tatan; je ne sais pourquoi, parce qu'elle est plus caressante peut-être. Je vois toujours son grand rire blanc et doux dans son visage brun; elle est maigre et assez gracieuse, elle est femme.

Ma tante Rosalie, son aînée, est énorme, un peu voûtée; elle a l'air d'un chanteur; elle ressemble au père de Janchard le boulanger qui entonne les vêpres le dimanche et qui commence les cantiques quand on fait le Chemin de la Croix. Elle est l'homme dans son ménage; son mari, mon oncle Jean, ne compte pas; il se contente de gratter une petite verrue qui joue le grain de beauté dans son visage fripé, tiré, ridé. J'ai remarqué, depuis, que beaucoup de paysans ont de ces figures-là, rasées, vieillottes, pointues; ils ont du sang de théâtre, ou de cour, qui s'est égaré un soir de fête ou de comédie dans la grange ou l'auberge, ils sentent le calotin, le ci-devant, le vieux noble, à travers les odeurs de l'étable à cochons et du fumier; ratatinés par leur origine, ils restent gringalets sous les grands soleils.

Le mari de la tatan Marion, lui, est bien un bouvier. Un beau laboureur blond, cinq pieds sept pouces, pas de barbe, mais des poils qui luisent sur son cou, un cou rond, gras, doré; il a la peau couleur de paille, avec des yeux comme des bluets et des lèvres comme des coquelicots; il a toujours la chemise entr'ouverte, un gilet rayé jaune, et son grand chapeau à chenille tricolore ne le quitte jamais. J'ai vu comme cela, des dieux des champs dans des paysages de peintures.

Deux tantes du côté de mon père: ma tante Mélie est muette, avec cela bavarde, bavarde!

Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, sa chair, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond; elle vous harcèle de questions, elle demande des répliques; ses prunelles se dilatent, s'éteignent; ses yeux se gonflent, se retirent; son nez saute! elle vous touche ici, là, lentement, brusquement, pensivement, follement; il n'y a pas moyen de finir la conversation. Il faut y être, avoir un signe pour chaque signe, un geste pour chaque geste, des réparties, attrapper sa pensée comme on peut, par la tête ou par la queue, en un mot se donner tout entier, tandis qu'avec les commères qui ont une langue, on ne fait que prêter l'oreille: rien n'est bavard comme un sourd-muet.

(A Suivre)

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fauteux.

Administration.—J. B. Mandeville.

Adresse:

"L'Etudiant",
Université Laval,
Montréal.

Les idées sans l'amour qui les féconde, c'est le soleil d'hiver qui éclaire, si vous le voulez, mais sous les rayons duquel on peut mourir glacé.—BERSIER.

Un banquet ! Messieurs...

Lundi soir, la coquette salle de l'Hôtel Viger donnait asile aux étudiants en médecine vétérinaire. Les professeurs, beaucoup d'anciens élèves, et les représentants des diverses facultés de Laval prenaient part à un banquet organisé par notre ami Sauvé, qui secondait un état-major des plus pressés. C'était presque une fête de famille.

Le menu était splendide; Encore y aurait usé sa langue. Les fils de Saint-Eloi, cousins germains des disciples d'Esculape, se servent, ma foi, des mêmes recettes quand il s'agit d'aider la digestion des gens qu'ils font manger. Chaque mets nommé au menu était assaisonné d'un mot d'esprit, tiré des attributions d'un professeur ou d'un camarade; et si j'en juge par la bonne gaieté qui secouait mes voisins, il n'y a rien comme un mot d'esprit et un verre de champagne pour mettre un Canadien de bonne humeur. Et le bon vin, lit-on dans les livres saints, réjouit le cœur de l'homme.

Chapitre deuxième.—Les discours.

Contrairement à la coutume des banquets, les allocutions furent intéressantes; la preuve, c'est que les convives écoutaient et restèrent jusqu'à la fin.

Le chanoine Dauth annonça les augmentations de subsides accordées par les gouvernements et la ville de Montréal, à notre école de Médecine Vétérinaire, que sa nouvelle installation fera la plus moderne et la mieux équipée en Amérique.

Le docteur Dauth remplace le doyen de la faculté, le docteur Daubigny que la maladie retient chez lui. Il se montre, qu'il ne permette cette appellation, le frère aîné de ses élèves, Monsieur Grisdale, directeur de la ferme expérimentale d'Ottawa, un Anglais qui parle très bien français, — ce qui est de moins en moins un objet de curiosité chez nous, grâce à Dieu, — vient nous entretenir de choses du métier. Les agriculteurs de la Province de Québec ne font rapporter que \$17 par acre de terre, pour une dépense de \$10; le bénéfice n'est pas ce qu'il devrait être. A la ferme expérimentale d'Ottawa, chaque acre de culture donne environ \$35 de bénéfice net.

Il y a de la marge pour nos bons cultivateurs de Québec, qui jusqu'à présent ont toujours redouté de faire violence à la nature, en employant quelques unes des méthodes scientifiques de culture ou d'élevage. Il appartient aux camarades de la médecine vétérinaire de renseigner nos compatriotes là-dessus, de tripler le rendement des terres, et selon l'énergie exprimée par le docteur Harwood de faire payer aux animaux leur pension. Le docteur Harwood s'occupe d'élevage. Les états, qu'il ouvrira avec grand plaisir aux étudiants de l'école, renferment, nous dit-il, de beaux spécimens de bêtes à cornes. Nos habitants se contentent d'une vache qui leur donne 4 ou 5 mille livres de lait par an. Chez moi, MM. une vache qui ne donnerait pas ses 18 ou 20 mille livres de lait ne passerait pas un an de plus chez moi.

A ce compte, ça paie plus, entre parenthèses que la profession d'avocat, 20,000 livres de lait, à 10c la pinte!... Vraiment, c'est assez pour nous faire retourner, nous tous, fils de cultivateurs, à cette terre que nous n'aurions jamais dû quitter.

D'autres discours furent prononcés par MM. Falardeau, délégué de McGill, Paquette, président des E.E.M.; Guérin, président des E.E.D. La crainte que j'éprouve de blesser la modestie de mes camarades m'oblige à ne pas faire de commentaires.

En somme, charmante soirée. Les étu-

Pour vos articles de merceries, n'oubliez pas le

"Royal Store"
271 Sainte-Catherine Est

Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.

La maison tient en vente les faux-cols "Lion Brand" et un fameux chapeau, Spécial à \$1.50.

Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

A. O. LUSSIER, Gérant.

dants en droit ont laissé tomber la coutume des banquets. La reprendront-ils en suivant l'exemple des camarades de la médecine-vétérinaire? C. B.

EXTRAITS DU MENU

Combles :

I.—POUR UN PROFESSEUR

Disséquer ses idées.
Aimer sa profession au point de l'embrasser.

Etre saignant une grande artère, vouloir la parcourir.

Traiter son sujet quand il est mort.

Opérer son travail quand le malade est absent.

A l'autopsie, faire des vers...

II.—POUR UN ETUDIANT... E.M.C.

Lire les auteurs à cheval.

Panser les malades avant de penser aux femmes.

Se ferrer de science.

Prendre l'épouvante en songeant aux examens.

La danse... et les fourmis

D'après M. Alfred Nozière, brillant conférencier à l'Université des Annales, de Paris, la danse est aussi vieille que le genre humain. Son origine remonte encore plus haut qu'aux Croisés. C'est dans l'histoire sainte qu'il faut fouiller pour en découvrir la première manifestation. "Autour de l'Arche d'Alliance se tenaient les prêtres; on dansait et l'on chantait en signe d'hommage et de prière".

MM. les étudiants, vous pouvez donc danser, mais à une condition, c'est que vous "sachiez" danser. La Maison des Etudiants a compris que la danse faisait partie de l'éducation d'un jeune homme du monde et surtout d'un jeune homme du bon monde.

Mais croyez-moi si vous voulez danser sans vous fatiguer, ne faites pas comme Plante ou comme Chamberland. Ils ont les pieds en marmelade le matin et ne peuvent pas venir au cours. Brodeur danse autant que ces deux guillards, mais voyez la différence: toujours frais et dispos, il est à son poste dès que l'appareteur fait entendre son sifflement. Pour lui pas de fourmis dans les pieds. C'est qu'il se chausse chez DUSSAULT, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis.

Chacun s'amuse

Vendredi dernier avait lieu au "Club Montcalm" une jolie "fête aux huîtres" organisée par notre populaire président Eugène Bourgeois. L'entrain qui ne cessa de régner pendant toute la soirée prouve combien les étudiants en Chirurgie Dentaire savent s'amuser dans... la gaieté la plus franche les soucis des études quotidiennes. Adieu pour ce soir, molaires et prémolaires, incisives et canines! Arrière, spectres des plaines souteraines! demain nous vous tâterons les mâchoires, veuves de leurs ponts... et chaussées! Ce soir, amusons-nous!

Jamais une intimité aussi respectueuse et aussi joviale à la fois—et c'est un fait que je tiens à souligner ici, car je sais d'autres facultés qui nous envient sur ce point—ne m'avait paru exister entre professeurs et élèves d'une même école. On remarquait en effet un nombre des principaux invités le docteur E. Dubeau, directeur de l'École Dentaire, et MM. les docteurs Nolin, Gendreau et Labelle. L'ami Bourgeois avait eu la pensée délicate d'inviter aussi à cette "fête de l'amitié", je dirai plutôt à cette "fête de la fraternité" quelques amis des autres facultés. Les confrères Paquette et Lacasse de Médecine, Landry de Polytechnique, Onimet de Pharmacie, Sauvé de Médecine comparée, et R. Beaudoin du Droit.

Après qu'un grand nombre d'huîtres, pauvres huîtres bien inoffensives pourtant! eurent été immolées à l'appétit brutal... d'éventreurs experts par Max Hilaire, discours, chansons, danses et "toasts" (sans paroles) alternèrent jusques très tard dans la nuit, et seul l'aurore, qui si souvent transporte le poète dans son "chariot d'or" bien loin vers le monde irréel, l'aurore seule vint rappeler nos lurons à la prosaïque réalité des choses... Mais, enfin, il nous faut bien en prendre notre parti: notre scalpel

Réveillons-nous !

Lundi dernier, les officiers du Club de Gouret (Hockey) Laval, se présentaient devant la "Maison des Etudiants", afin d'obtenir les fonds nécessaires à sa rentrée dans la Ligue Intercollegiale pour la saison prochaine. Malgré l'argumentation et les prières des représentants, rien n'y fit, et messieurs les étudiants de Laval devront se passer des subsides, auxquels ils ont pourtant droit, et se serrer à blanc, s'ils veulent cette année maintenir une équipe dans la Ligue. Cette décision de la Maison, appréciée défavorablement à l'Université, suscite bien des commentaires.

Cependant, cet arrêté—qui tue la "seule" organisation sportive que nous ayons à Laval—aura pourtant servi à quelque chose.

Et si je ne félicite pas M. le Magistrat—Président de son refus catégorique, je le félicite, du moins, d'avoir—peut-être sans s'en douter—réveillé l'apathique sommeil de beaucoup d'étudiants.

Plusieurs, en effet, s'ouvrent les yeux très grands depuis trois jours: ils constatent qu'ils ne sont pas maîtres dans leur propre maison; ils constatent l'état plutôt stagnant dans lequel nous sommes et l'avortement de tous les projets qui se forment dans l'intérêt de leurs affaires; ils constatent aussi qu'ils vivent de promesses rarement accomplies. Je ne viens pas faire ici le procès de MM. les officiers de la "Maison des Etudiants", car ils ne sauraient être tenus responsables exclusivement de l'état actuel des choses. Depuis quelques années j'ai vu le travail des uns, j'ai apprécié le dévouement enthousiaste des autres, et j'en sais parmi eux, qui se battent pour nous.

Mais ce qui manque, ce qui a toujours manqué, ce fut la contribution de la majorité de MM. les membres à l'administration des affaires. On dirait que pour eux-là, la cause des universitaires est le dernier des soucis.

Eh bien! Confrères, prenons nous-même la direction de notre "Chez nous". Il n'en tient qu'à nous de le faire, et M. le Président nous l'offrait, hier encore, d'une manière officielle et très énergique.

Mais ici se pose un problème d'une importance capitale.

Sommes-nous en état d'administrer la Maison des Etudiants? Je réponds négativement, et cela parce qu'il nous faut auparavant nous former un "seul" corps administratif qui représenterait tout ce que Laval compte d'étudiants, et qui prendrait la direction de la Maison au nom de tous. En un mot il nous faut jeter les bases d'une Association Générale des Etudiants. Et tant que nous ne comprendrons pas qu'il faut unir nos énergies et nos aspirations en un seul faisceau de fraternité et de bonne entente, nous ne pouvons espérer sortir de l'ornière où nous languissons.

Dans un prochain article j'exposerai les grandes lignes de cette Fédération Universitaire, projet qui devrait être cher à tous ceux qui aiment véritablement leur Université.

Albiny PAQUETTE.

UN AVANTAGE DE LA PARESSE SUR LES AUTRES PASSIONS

Pour nous subjugué, la paresse, c'est-à-dire la passion du repos, a un avantage sur les autres passions: c'est de ne rien exiger de nous. En effet, son objet est purement négatif. On ne peut conquérir une position élevée sans beaucoup d'activité, d'efforts, de constance. Un nom glorieux suppose des titres à la renommée, et ces titres ne s'acquerraient point sans fatigues. L'amour des richesses impose un travail persévérant, des combinaisons habiles; les plaisirs les plus efféminés même veulent qu'on les recherche; ils sont le prix de certains efforts. Toute passion exige un labeur; seule, la paresse ne réclame rien. Vous la contentez mieux assis que debout, encore mieux couché qu'assis, mieux encore endormi qu'éveillé. Sa tendance est le néant; le néant est sa limite extrême. Plus le paresseux s'ennuie dans son existence, plus il est heureux.

Jacques BALMES.

lui-même ne nous dit-il pas qu'ici bas tout doit finir!...

Dans tous les cas: "Bravo! camarade président", c'est là mon dernier mot et peut-être le plus approprié!

Robert Dent-de-Lion.

Au Théâtre National

CE SOIR !

C'est donc ce soir, comme l'"Etudiant" l'annonçait dans son dernier numéro, que les étudiants en médecine font leur manifestation au théâtre de Monsieur Gauvreau. On y joue cette semaine "L'Amour Veille" de de Flers et Cailhavel, un des grands succès de la "Comédie Française".

Disons, maintenant un mot de la surprise à laquelle nous avons simplement fait allusion la semaine dernière. La curiosité des confrères en est tellement aiguë que nous ne pouvons nous défendre de leur annoncer les premiers ce dont il s'agit.

Chacun a pu lire dans son "universitaire", au chapitre de "nos chansons", une pièce toute nouvelle et spéciale à la Médecine: "Carabin, Carabine!" Les camarades Lacasse, E.E.M.—je ne croyais pas qu'il fût encore nécessaire de présenter ce dernier comme étudiant en médecine, mais il paraît que oui puisqu'en certains quartiers, et notamment, à la "Patrie", on le réclame comme E. E. D.—et Paul Dano, médecin gradué l'an dernier, en sont les auteurs. La musique de cette chanson est due à Monsieur Benoit Poirier, organisateur à Saint-Vincent-de-Paul de Montréal et professeur de piano. D'aucuns s'étonneront peut-être de voir un exécutant professionnel de musique sacrée se livrer tout à coup à une harmonie plus légère; mais je suis convaincu que cet étonnement sera une occasion de plus de constater qu'un musicien, s'il est artiste véritable, sait parfois s'attaquer avec avantage à un genre qui n'est pas son genre habituel et exprimer aussi bien tous les sentiments de l'âme humaine, qu'ils s'appellent l'amour, la tristesse, la gaieté, la compassion, l'enthousiasme patriotique ou la religion. Monsieur Marcel Fleury, l'interprète si délicat des "Mains de Femme" et de maintes autres chansons aimées du public universitaire et montréalais, a accepté avec plaisir de créer "Carabin, Carabine!" Je ne crois pas trop présomner en affirmant que carabins... et carabines ne lui marcheront pas leurs bans énergiques et retentissants.

Grâce à l'amabilité toute cordiale et toute conciliante de Messieurs Sénéchal et Robi, notre nouvelle chanson est publiée dans le "Montréal Musical" de cette semaine. Confrères, achetez-donc ce journal, toujours intéressant, mais surtout cette semaine puisque "sous ses ailes, il garde le murmure chanteur" de votre vie et de vos pensées journalières.

x x x

Tous les étudiants en médecine, ainsi que les autres étudiants qui voudront bien leur faire le plaisir de se joindre à eux, sont convoqués au salon de la "Maison des Etudiants", pour ce soir, vendredi, 6 décembre, à 7 heures très précises. C'est là que doit se faire le ralliement avant le départ pour le théâtre... et "autre chose aussi, que je n'aurais dire..."

Par ordre,

BISTOURI.

MON COURRIER

"J. R. B., E.E.L."

Un article arrivé avant le vôtre réunit et développe les griefs que vous formulez en réponse à l'article de Jacques Hermal.

J. B.—Nous acceptons volontiers la collaboration des futurs étudiants.

"P. Nitence".

Nous nous voyons dans l'obligation de vous refuser l'hospitalité de quelques lignes dans notre journal.

Vos plaisanteries à notre avis, ne sont pas susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Jean d'ISCRET.



Nos Pères Conscrits sont en mal d'enfanter une loi inique contre le carabin tapageur. La digestion tarabuste leur vieux gaster bilieux.

Bons vieux, prenez-donc un verre d'eau de RIGA, et cela vous passera, tout comme la manie de "Controlphologie".